

fort souple, à administrer la punition décrétée par les Régulateurs. Il s'inquiétait peu des cris de sa victime qui se torturait sous les coups toujours renouvelés, et ne se disposait point à s'arrêter là, quoique Jones voîciférât qu'il avait déjà reçu de soixante à soixante et dix coups sans désemparer et non pas seulement cinquante.

La correction allait continuer, lorsque Brown intervint et délivra le prisonnier des mains de son exécuteur, qui semblait ne pas se souvenir du tout du nombre des coups qu'il avait déjà distribués.

—Autant battre le fer pendant qu'il est chaud, dit-il ; laissez-moi lui arracher une bonne fois pour toute, la chair des chevaux qu'il a mêlée à la sienne.

Pendant ce temps-là, un autre groupe de Régulateurs avait conduit Johnson sous l'arbre où il devait être exécuté. Barrill l'engagea encore une fois à prier Dieu pour obtenir son pardon, mais ce misérable lui oracha au visage et lui tourna le dos avec mépris. Aucune parole, aucune prière, aucune plainte, ne sortirent des lèvres de Johnson. Les Régulateurs exaspérés de ce dernier trait d'audace, lui passèrent une corde autour du cou et le hissèrent sur la croupe d'un cheval. Le nègre, qui faisait l'office du bourreau, grimpâ sur l'arbre et attacha la corde à une branche maîtresse.

Le brigand avait les coudes liés ensemble sur le dos et était placé tout debout sur la selle : la corde était juste assez longue pour que du moment où le cheval ferait un pas, le condamné fut pendu haut et court.

Et pourtant le poney ne bougeait pas ; il regardait de tous côtés les assistants, chacun à leur tour : on aurait dit qu'il avait la conscience du fatal ministère qu'il accomplissait : tout le monde avait aussi les yeux fixés sur lui.

—Que signifient toutes ces simagrées ? s'écria Johnson d'un ton colère, le front ruisselant d'une sueur froide ; enlevez le cheval et que cela finisse.

Il n'aurait eu qu'à presser de la jambe le poney pour le faire partir, et cependant il ne fit pas le moindre mouvement pour cela. Brown s'élança sur son cheval et descendit la colline au galop. Tous les autres Régulateurs le suivirent, y compris Warthon, sur lequel plusieurs d'entre eux jetaient des yeux scrutateurs. On avait également laissé Jones sur la colline sous la garde du Canadien.

Le cheval du condamné restait toujours immobile, et Johnson adressait aux deux hommes un regard exprimant à la fois la colère et l'espérance.

—Venez, dit alors le Canadien au voleur de chevaux ; je devine vos projets, mais je ne veux pas que vous empêchez cet homme de faire ce que bon lui semblera. Allez-vous-en au plus vite.

—Mais laissez-moi vous dire un mot... un seul.

—Allez-vous-en, vous dis-je, ou bien nous sommes seuls et alors vous comprenez ; en parlant ainsi, il brandit une des verges dont il s'était servi pour administrer la bostonnade.

Quelques instants après tout le monde s'était retiré et Johnson resta seul immobile sur son cheval la corde au cou, et prêt à être lancé dans l'espace.

La plus grande joie régnait dans la maison de Roberts pendant qu'on exécutait la loi de Lynch sur le plateau de la colline de la Fourche-la-Fave. La mère de Marion avait d'abord été étendue sur son lit, pâle et inanimée. Et puis les Régulateurs s'étaient éloignés avec leur prisonnier ; le soleil avait paru au-dessus des cimes verdoyantes des arbres et pourtant mistress Roberts n'avait encore donné aucun signe de vie.

Tout à coup Roberts se mit à arpenter la chambre sans pouvoir réprimer le sentiment pénible qu'il éprouvait, tandis que Marion restait agenouillée près du lit, priant avec ferveur. Marion à cette vue se leva toute joyeuse et sauta, en poussant un cri, au cou de sa mère réveillée.

—Mon enfant ! ma chère enfant ! fit celle-ci d'une voix douce ; vous m'êtes donc rendue ! vous êtes donc revenue ? Cet homme vous a-t-il... grand Dieu ! je perds la mémoire

quand je songe à ce moment terrible ! le démon qui venait ici sous la figure d'un homme ne vous a-t-il pas gardée en son pouvoir ?

—Non, ma mère, non, ma chère mère, s'écria la jeune fille d'une joie joyeuse. Tout va bien puisque vous avez ouvert les yeux.

—ais que signifie tout ceci, mon enfant ? sommes-nous au matin ou au soir ? Il me semble avoir passé une semaine entière à rêver. D'où viennent ces personnes qui m'entourent ?

—Marguerite ? fit alors Roberts qui s'était approché avec précaution ; Marguerite, ma chère, ma bonne Marguerite, comment vous trouvez-vous ?

—Ah ! Roberts, vous voici ! et vous aussi, messieurs Bahrens et Harper ? J'ai donc rêvé tout ce temps-ci ?

—Vous saurez tout, ma chère mère, fit Marion en caressant doucement la main de celle qu'elle aimait de tout son cœur. Mais pour le moment restez tranquille, n'est-ce pas, afin de reprendre bien vite vos forces.

—Mes forces ? répondit la mère en se mettant sur son séant, mais je n'en manque pas ; mes forces, dites-vous, mais il n'y a que la tête qui me pèse encore un peu. Allons, racontez-moi, je vous et prie, ce qui est arrivé. Roberts, Bahrens, Harper, qu'avez-vous ? vous avez tous l'air sérieux.

—Ce n'est rien, mistress Roberts, répondit Bahrens en s'avancant près du lit et en lui secouant la main, ce n'est rien du tout à cette heure, du moins : pendant que vous étiez évanouie, pâle et froide comme un cadavre, nous n'étions pas à notreaise dans cette chambre, et vous comprenez alors comment il se fait que nous ayons encore la figure altérée. Du reste vous savez que Harper souffre encore un peu. Voyons ! il faut vous dire la chose telle qu'elle est. Il vaut mieux que vous appreniez tout à la fois, d'autant que nous n'avons rien de fâcheux à vous laisser savoir. D'ailleurs cela soulagera tout le monde.

Marion fut chargée de raconter les événements et elle le fit en détail depuis le moment où Rowson était entré en courant dans la maison et que Cotton était descendu de sa cachette. Elle apprit à sa mère comment elle avait été garrottée et comment elle était enfin parvenue à se dégager.

Elle relata ensuite la première apparition d'Assowaum, et le secours inespéré des Régulateurs.

Mais la pauvre enfant, oublia à dessein de nommer son sauveur.

Pendant le récit, mistress Roberts pressait de temps à autre sa fille contre son cœur sans vouloir la laisser s'éloigner ; tant elle craignait qu'elle ne courût encore quelque danger loin d'elle.

—Où sont donc nos autres amis, messieurs Curtis, Brown et Wilson ? demanda la bonne dame, ces hommes courageux qui ont risqué leur vie avec tant de désintéressement, et Marion ne put s'empêcher de rougir.

—Les jeunes gens sont en ce moment occupés à juger les voleurs et les assassins, fit Roberts, et si vous n'aviez pas été aussi malade, ma chère Marguerite, je serais allé moi-même assister aux débats.

—Mais ne m'avez-vous pas dit, je crois, fit Madame Roberts en frémissant, que cet homme... ce Rowson...

—N'abordons pas ce sujet pour le moment, ma chère amie, fit Roberts d'un ton caressant en interrompant sa femme. Quand vous vous porterez mieux, nous parlerons plus au long de tout cela : car nous connaîtrons alors la décision du tribunal des Régulateurs. Brown m'a promis de revenir ici ce soir et de nous apprendre ce qui se sera passé là-bas. C'est un acte de bonne volonté dont je lui sais un gré infini.

—Un acte de bonne volonté, fit Harper en adressant une œillade à Marion, qui, très-occupée de sa mère, n'entendit pas cette remarque.

—Il faut espérer qu'ils ne puniront pas trop sévèrement ces malheureux, dit enfin mistress Roberts, qui n'avait pas cessé de fixer les yeux à terre et paraissait réfléchir ; si la blessure